à mesure, plus ou moins discrètement, plus ou moins savamment, par le dramaturge, et de nature à soutenir ou à aiguillonner l'attention du spectateur. La παρασκευή ou *praeparatio*, par laquelle l'auteur achemine son public aux révélations qui l'attendent, ou, au contraire, l'égare sur une fausse piste pour lui ménager un coup de surprise, est une part importante et délicate de l'art dramatique. C'est elle dont le présent ouvrage fait apparaître les moyens techniques, en ce qui concerne le théâtre de Sénèque.

Pour cette étude, les tragédies de Sénèque sont réparties en deux groupes, selon que des personnages divins ou de simples mortels interviennent dans le prologue (le dénouement étant, bien entendu, annoncé de façon plus explicite par le dieu que par l'homme).

De la série des analyses résultent d'intéressants rapprochements entre les procédés tragiques de Sénèque et ceux de la rhétorique, la pièce de Sénèque paraissant orientée souvent vers la *lecture* dramatique plutôt que vers la *représentation* au théâtre. Dans l'ensemble pourtant, M. Pratt souligne la valeur de Sénèque comme dramaturge digne de ce nom et fait apparaître en mainte occasion son habileté d'homme de théâtre. L'étude des procédés d'anticipation confirme, chemin faisant, l'inauthenticité de l'*Octauia*, généralement admise à l'heure actuelle.

A. Freté.

Éditions et études sur les textes.

Collection Guillaume Budé :

Apulée, Les Métamorphoses, livres I-VI, texte établi par D. S. Robertson et traduit par P. Vallette : 2 vol. de LXXIV + 85 & 101 doubles pages, le vol. 25 fr. Paris, Les Belles-Lettres, 1940.

Voilà le fruit d'une heureuse collaboration entre savants de deux pays que les circonstances séparent aujourd'hui cruellement. L'un et l'autre ont consacré une partie de leur activité scientifique à l'étude d'Apulée, M. Robertson particulièrement en ce qui concerne le texte et les manuscrits (*Class. Quarterly*, 1924, p. 24-41, 85-99), M. Vallette également pour ce qui regarde l'homme et l'œuvre, depuis son ouvrage sur l'*Apologie* (1908) jusqu'à son édition de l'*Apologie* et des *Florides* (Coll. Budé, 1924).

Dans la présente édition, M. Robertson a pris la charge du texte, M. Vallette a rédigé les trente pages d'Introduction et la traduction.

On reconnaîtra dans la traduction la finesse, la justesse d'expression, le sens de la nuance, l'élégance de forme à laquelle nous ont habitués les précédentes traductions d'Apulée de M. Vallette : le traducteur a si bien fait que qui ne sait pas le latin peut avoir l'impression qu'il lit

l'ouvrage dans la langue de l'original. A M. Robertson il faut savoir gré de nous présenter un texte muni de l'instrument critique propre à nous permettre une juste appréciation des problèmes.

Le problème essentiel, en ce qui concerne le texte des *Métamorphoses*, consiste à savoir si tous les manuscrits connus dérivent du Laurentianus *F*, dans l'état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire avec une grave lacune, ou si la classe des « recentiores » remonte à une copie de *F*, aujourd'hui perdue, et qui aurait été exécutée avant sa mutilation. C'est à cette dernière hypothèse que se range M. Robertson, avec des arguments qu'il est difficile de sous-estimer, car ils sont fondés sur la collation, souvent directe, de trente-six manuscrits récents et sur la communauté de vues avec le professeur Butler, qui a étudié le même problème pour l'*Apologie* et les *Florides*.

L'apparat critique est rédigé en fonction de ces données : M. Robertson n'y a pas épargné les précisions et les minuties, ni non plus les explications nécessaires ; c'est le type de l'apparat « raisonné », le seul qui convienne à une édition vraiment scientifique. Quant au détail des restitutions, il présente moins d'innovations que d'appréciations judicieuses des corrections antérieurement proposées, fondées sur une connaissance approfondie de la langue d'Apulée et sur l'utilisation du magnifique *Index Apuleianus* que nous a donné récemment M. W. A. Oldfather.

Cette édition Budé n'est pas simplement une mise à jour ; elle constitue un progrès par rapport aux bonnes éditions de Helm (1907-1931) et de Giarratano (1929).

J. Marouzeau.

Tite-Live, *Histoire romaine*, texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, t. I : livre I, cxxxii & 97 doubles pages, 30 fr. ; t. II : livre II, 97 doubles pages, 25 fr. Paris, Les Belles-Lettres, 1940.

A la bonne heure ! Voici encore une édition qui n'est pas seulement « de lecture », mais qui apporte à l'étude de Tite-Live une sérieuse contribution. L'Introduction et la Préface à la première décade constituent à elles seules une excellente monographie générale, avec près de soixante-dix pages compactes consacrées à la tradition manuscrite de la première décade. Historien et philologue à la fois, M. Bayet n'a pas cru pouvoir aborder Tite-Live sans reprendre à son compte l'examen des principaux problèmes que soulève son œuvre.

Il me semble que la partie essentielle de cette Introduction, et la plus propre à orienter les travaux futurs, est celle que constituent les deux chapitres : Problèmes historiques et Problèmes littéraires.

Dans le premier, il s'agit de déceler et d'apprécier la méthode de l'historien antique. Sur ce point M. Bayet fait abstraction de nos préoccupations de modernes, de notre expérience séculaire, de la technique acquise au prix de longs tâtonnements ; il situe les problèmes dans leur temps et leur milieu : quelle est la situation de Tite-Live en face de ses sources? Quelle est la nature de ses sources suivant les époques considérées? Quels sont les précédents dont Tite-Live pouvait s'autoriser? L'analyse appliquée à l'examen de ces questions conduit à définir non pas *une* méthode de Tite-Live, mais une *évolution* de sa méthode, pour autant que les lacunes permettent d'en suivre le développement. Et cette considération comporte une atténuation des jugements sévères qu'on a portés sur Tite-Live : « son œuvre est à considérer moins comme une révélation de ses faiblesses particulières que comme un témoignage sur les méthodes appliquées, en ce temps, aux périodes anciennes de l'histoire » (p. LIII).

S'agit-il des problèmes littéraires? Même « opportunisme », si j'ose donner à ce terme une signification élogieuse, dans l'appréciation. Tite-Live n'a pas abordé son histoire avec une conception préconçue : il a suivi la mode « hellénistique », mais partiellement, et combinée avec des procédés « classiques » ; ensuite il l'a progressivement sacrifiée au classicisme le plus rigoureux (p. LXVII). Si l'on considère les aspects particuliers de l'histoire livienne, discours et récits, c'est encore la « uariatio » qui donne la clef de l'explication littéraire : d'une part, les discours apparaissent, par les convenances d'exposition, de discussion, de psychologie et de style, « comme la poésie même de l'histoire livienne, si l'on entend par poésie la réaction... de l'auteur aux événements et surtout à l'action des hommes » (p. LXIX) ; d'autre part, les récits font apparaître successivement tous les aspects, non pas de la rhétorique, comme l'a montré Taine — c'est trop peu dire — mais de la recherche stylistique, « touchant plus particulièrement le vocabulaire dans la première décade, l'ordre des mots dans la troisième et surtout la quatrième » (p. LXIX), avec des artifices de syntaxe et de construction, des alternatives de fraîcheur et de sécheresse, des luxuriances de développement dramatique, des tentatives de schémas épiques et des modèles de tenue oratoire (p. LXX).

Je me suis attardé à suivre l'auteur dans cette partie si personnelle de son étude, parce qu'elle en donne le ton et en fait apercevoir le mérite.

Je ne dirai rien, sauf pour en signaler l'utilité éminente, du chapitre consacré à la tradition manuscrite : la complexité du schéma de la p. CXI aurait de quoi effrayer, si l'on ne savait de plus en plus que les généalogies de manuscrits sont à convergences et à contamination ;

elle n'enlève rien à la rigueur de la règle critique qui préside au choix des variantes (p. CXI) et qui permet de réduire l'apparat critique à un minimum de volume.

Faut-il dire qu'après une pareille Introduction il est pénible de voir l'éditeur contraint par les règles de la Collection à rogner son Commentaire pour le tasser dans des bas de page congrus? On imagine tout ce que M. Bayet aurait à dire et souffre de ne pas pouvoir dire, à mesure que se déroule sous sa plume un texte qui demanderait d'incessantes explications.

Personne peut-être n'est mieux préparé que M. Bayet à nous donner de Tite-Live le commentaire qui nous manque. Peut-on, une fois de plus, formuler l'espoir que l'Association G. Budé offre enfin aux auteurs qualifiés l'occasion d'enrichir l'édition française des commentaires que réclame et que permet l'état actuel de la science?

Je n'ai rien dit de la traduction. Il faut louer M. Baillet, d'une part, d'avoir rajeuni la traduction de Tite-Live en renonçant au jargon traditionnel de la version latine pour y substituer une langue moderne et vivante, en particulier quand il s'agit des vocabulaires techniques ; il faut le louer aussi d'avoir suivi le mouvement du texte latin, pratique essentielle quand il s'agit d'un « rhétorisant » : respect de la période, du discours indirect, de la phraséologie oratoire.

Voilà une édition bien partie : bonne chance aux auteurs pour son achèvement rapide !

J. MAROUZEAU.

Methuen's Classical Texts :

Livy, Book XXX, ed. by H. E. BUTLER & H. H. SCULLARD : London, Methuen, 1939, 176 pages.

Type parfait de l'édition scolaire, cette présentation du livre XXX encadre les quarante-cinq pages de texte de tout l'instrumentum nécessaire pour une juste intelligence de l'auteur latin : langue, faits et idées, realia et technique historique.

En manière d'Introduction, six chapitres sur 1) Rome et Carthage, 2) Les guerres puniques, 3) La campagne d'Afrique, 4) L'armée romaine et la tactique de Scipion, 5) Les prédécesseurs de Tite-Live, 6) Tite-Live (brève notice).

A la suite du texte, soixante pages de Notes et un Appendice consacré à diverses questions de chronologie. Plusieurs index de caractère utilitaire, des cartes et plans, et même un vocabulaire latin-anglais, où il n'est fait grâce d'aucun mot, pas même de *ab* et pas même de *non*.

Aucune prétention scientifique, pas trace d'apparat critique, encore

que les auteurs soient des philologues émérites ; c'est dans les Notes qu'un lecteur français cherchera son bien ; il l'y trouvera sans peine, et sans faute, tant le commentaire est consciencieux, puisé aux meilleures sources, et adapté aux besoins des élèves. Les étudiants de Paris, qui ont justement cette année au programme d'agrégation le livre XXX de Tite-Live, auraient à se féliciter du secours qui leur est offert, si les circonstances actuelles permettaient la diffusion du livre hors des frontières.

J. Marouzeau.

Scholia in Horatium in codicibus parisinis latinis 17987 et 8223 obvia, quae ab Heirico Autissiodorensi profecta esse videntur, ed. et app. crit. instr. H. J. Botschuyver, IV, 1 : Amsterdam, van Bottenburg, 1940, XIII-183 pages.

M. Botschuyver, dont on connaît les importantes publications de scolies horatiennes (cf. cette *Revue*, 1936, p. 207, et 1939, p. 403), nous livre aujourd'hui un commentaire inédit tiré de deux manuscrits de Paris et qu'il désigne par les sigles hébraïques « aleph » et « beth ». Ainsi que M. Botschuyver le rappelle dans sa préface, il a été publié quatre commentaires d'Horace : les notes de Cruquius, les scolies pseudo-acroniennes, le commentaire de Porphyrion et enfin les scolies tirées des manuscrits λφψ qui, augmentées des acquisitions fournies par Spruz, apparaissent à M. Botschuyver, auteur de cette édition, comme un rameau de Porphyrion, au même titre que la recension connue sous ce nom (cf. *Latomus*, III, fasc. 1, p. 25-51, 1939).

Une partie de la critique avait voulu voir dans les scolies de λφψ l'œuvre d'Héric d'Auxerre, qui a écrit au IXe siècle un commentaire d'Horace que nous ne connaissons pas. M. Botschuyver, qui a fourni dans son article de *Latomus* des arguments très forts pour rattacher λφψ à la tradition porphyrionienne, nous propose justement de voir dans les présentes scolies l'œuvre d'Héric d'Auxerre. Cette attribution repose, à vrai dire, surtout sur des vraisemblances. Le commentaire est indépendant de ceux déjà connus ; son auteur est chrétien et sa langue, qui est exempte de l'*africitas* propre à Porphyrion, le date du IXe siècle et non du VIIe. Enfin, les codices de ces scolies, comme les autres manuscrits de la troisième branche de Keller auxquels ils se rattachent, ont été copiés dans la région nord-est de la Gaule. Or, c'est là approximativement la patrie d'Héric, qui a vécu aux environs de 841-876 et a travaillé sur Horace. Comme nous ne connaissons pas dans l'histoire littéraire d'autres commentaires d'Horace, M. Botschuyver en conclut que le commentaire actuel représente l'œuvre d'Héric. En pa-

reille matière, il est malaisé d'apporter des preuves formelles ; aussi une attribution de ce genre doit-elle rester plus possible que certaine.

Le volume publié aujourd'hui ne donne que le commentaire des *Odes* et des *Épodes*. Mais la lecture de ces gloses nouvelles montre assez leur intérêt et leur originalité. Peut-être se demandera-t-on pourquoi M. Botschuyver n'a pas signalé dans ce commentaire « universum prorsus ignotum » (*Praef.*, p. VIII), au moins par un artifice typographique, les gloses appartenant à des commentaires déjà connus. Dans son édition de λφψ, M. Botschuyver usa d'un caractère plus fin pour signaler les emprunts de λ au Pseudo-Acron. Dans les scolies étudiées ici, nous retrouvons, au hasard de sondages, des gloses qui figurent dans un manuscrit encore peu étudié, le Bruxellensis 9776-9778 (XI^e s.), et en même temps dans l'édition du Pseudo-Acron de Keller. Ainsi, à O. I, VI, 8, la glose : « Propter Atrum et Thyestem a quibus diis humanae carnes appositae sunt unde tragoediam Varus scripsit quem et Vergilius laudat », se retrouve dans le Brux. et Pseudo-Acron. Il en est de même pour une glose de quatre lignes au v. 19, ainsi que du commentaire de *Larissa* (O. I, VII, 11) de la note sur *Teucer* (O. I, VII, 21), qui est un résumé d'une glose plus longue de Pseudo-Acron et du Bruxellensis. Enfin, O. I, VIII, 16, le commentaire de *in Lycias proriperet catervas*, que M. Botschuyver indique par une *crux* comme un passage désespéré : « id est raptim vel † incapte iret », se retrouve exactement dans le Brux. Dans l'apparat, M. Botschuyver conjecture *in cante*, ce qui est déjà le texte de Pseudo-Acron : « raptim vel incante iret ».

Mais il n'en demeure pas moins qu'une quantité importante de ces notes *in Horatium* voient le jour pour la première fois. On ne saurait trop souligner l'intérêt de telles publications. Ce n'est que par la recension systématique de ces commentaires que les chercheurs pourront avoir en main les données nécessaires pour établir les étapes, à travers la basse époque, de la survie de nos auteurs anciens. Il y a là des problèmes complexes ; le passage de gloses d'un commentaire à l'autre est fréquent et ainsi les filiations se trouvent altérées. Il s'agit d'une matière flottante, difficile à fixer. Pourtant, M. Botschuyver a déjà réussi à éclaircir magistralement la situation de λφψ, et d'autres publications de commentaires permettront d'isoler de nouvelles branches et peut-être d'éclairer la question toujours difficile des manuscrits d'Horace. Remercions M. Botschuyver de son labeur fructueux et souhaitons que puissent paraître bientôt les fascicules suivants de ce nouveau commentaire.

J. ANDRIEU.

S. MENDNER, *Der Text der Metamorphosen Ovids* : Diss. Köln, Bochum-Langendreer, Pöppinghaus, 1939, 81 pages.

L'histoire du texte des *Métamorphoses* est des plus difficiles à établir ; elle est fonction de deux questions préalables : celle des doubles rédactions et celle des interpolations.

Sur ces deux questions se poursuit depuis un siècle une lutte inégale : d'un côté les partisans de Merkel, l'éditeur de 1851-1875, qui exagèrent peut-être la suspicion, de l'autre les principaux éditeurs venus à la suite de H. Magnus : R. Helm et R. Ehwald, qui ou bien contestent les interpolations ou bien expliquent les passages parallèles par une double rédaction attribuable à Ovide lui-même. Telle est la discussion que, avec l'audace de la jeunesse, reprend M. Mendner.

Sa conclusion est nette : nier les interpolations relève de ce qu'on peut appeler « le fétichisme du manuscrit » ; le texte d'Ovide est interpolé, comme l'a vu Merkel, quoique dans le détail autrement peut-être qu'il n'a pensé, du fait qu'à date ancienne une édition qui est à la base de tous les manuscrits connus a été pourvue par des commentateurs érudits et sans scrupules de variantes, d'explications et de notes critiques.

A suivre l'argumentation que M. Mendner applique à un certain nombre de passages d'Ovide, il est difficile de ne pas lui donner raison. L'objection qu'on peut lui faire, c'est que ces passages sont délibérément choisis pour leur valeur probante. Et la question n'est pas de savoir si le texte d'Ovide est interpolé ; il s'agit de déterminer dans quelle mesure il l'est ; or on sait que dans cet ordre d'idées il est dangereux autant que séduisant de s'engager dans la voie de la suspicion : on a vite fait de condamner un auteur au nom de la norme grammaticale, du style, de la logique, ou même du simple bon sens ; les inconséquences et les faiblesses se trouvent chez tous les auteurs, et chez le facile Ovide plus peut-être que chez le commun des poètes.

Sans compter que la question reste entière de l'état dans lequel Ovide a laissé son œuvre en partant pour l'exil, et les témoignages discutés p. 38 et suiv. ne permettent guère de considérer comme inattaquable le texte dit ovidien des *Métamorphoses*.

Mais mettre les choses au point dans le détail sera l'œuvre de l'éditeur qui aura le courage de reprendre le travail déjà si méritoire de Magnus, et que d'ailleurs M. Mendner ne manque pas (p. 4) d'appeler de ses vœux.

J. MAROUZEAU.

B. Axelson, *Neue Senecastudien. Textkritische Beiträge zu Senecas Epistulae morales* : Lund, Gleerup, 1939, 243 pages.

M. Axelson est un éminent spécialiste de Sénèque : on a signalé dans cette *Revue* (1933, p. 513) sa première série de *Senecastudien*, consacrée aux *Questions naturelles*. C'est aux *Lettres* qu'il s'attaque maintenant, et la tâche est particulièrement délicate, depuis qu'un nouvel éditeur, M. A. Beltrami, a mis en valeur un manuscrit méconnu jusqu'ici, le *Quirinianus* de la Bibliothèque de Brescia (cf., dans cette *Revue*, 1929, p. 232-234, le compte-rendu de son édition).

D'autant plus que par ailleurs les études relatives au texte de Sénèque ne sont pas au point. Pas d'ouvrage d'ensemble qui fasse autorité, pas même de lexique complet, celui qui a été annoncé par M. W. A. Oldfather n'ayant pas encore vu le jour. M. Axelson n'a pas de peine à montrer que maintes conjectures sur le texte des *Lettres* se trouveraient automatiquement éliminées si une confrontation avec l'usage de Sénèque était à la portée de leurs auteurs.

Dans ces conditions, il faut surtout savoir gré à M. Axelson de nous présenter dans un chapitre préliminaire une abondante et solide Introduction à la critique de Sénèque. Quiconque voudra travailler sur le texte des *Lettres* — disons même sur la langue et le style de Sénèque — devra s'inspirer de ces pages substantielles (p. 1-65).

Un chapitre entier (p. 95-131) est consacré à l'examen du manuscrit mis en valeur par M. Beltrami : M. Axelson reconnaît que la découverte de cette nouvelle source apporte un réel enrichissement à notre connaissance du texte authentique ; il reconnaît aussi que le témoignage de ce manuscrit a d'autant plus d'autorité qu'il est plus proche des manuscrits sommairement collationnés par Fickert, ce qui conduit une fois de plus à la réhabilitation des manuscrits « recentiores » (cf. les conclusions concordantes que j'ai présentées, en ce qui concerne le texte des *Dialogi*, dans un article de la *Revue de Philologie*, 1913, p. 52).

M. Axelson, qui apprécie en maint passage la valeur des variantes du *Quirinianus*, aurait pu insister davantage sur ce qui donne à quelques-unes une valeur insigne : il s'agit de portions de texte qui manquent dans les autres manuscrits, et qui se présentent de façon telle que l'hypothèse d'une addition (dans le ms. Q) est insoutenable, et l'hypothèse d'une lacune (dans les autres sources) évidente au dernier point :

71, 7 sine contemnat te aliquis ; hoc nemo praestabit, [nisi qui omnia prior ipse contempserit], nisi qui omnia bona exaequauerit.

72, 3 non cum uacaueris philosophandum est, [sed ut philosopheris uacandum est].

87, 26 si aurum ex urna sustuleris, [non ideo sustuleris] quia illic et uipera est.

84, 11 si nihil egerimus nisi ratione suadente, [nihil uitauerimus nisi ratione suadente].

Il va de soi que, dans chacun de ces passages, le texte donné par le *Quirinianus* seul (entre crochets) a été omis par un accident bien connu d'haplographie (saut du même au même, comme disait L. Havet). Aussi bien, comme le font entrevoir ces quelques exemples, l'apport du ms. Q est-il surtout en quelque manière quantitatif ; quant à la qualité de son texte, quand il y a conflit, elle est plus discutable que ne l'admet, dans la joie légitime de la découverte, M. A. Beltrami, et je crois M. Axelson fondé à dire que, toutes choses égales d'ailleurs, l'autorité du *Quirinianus* n'est pas supérieure à celle du *Bambergensis*.

Dans un troisième chapitre (p. 161-220), M. Axelson fait œuvre de critique pour son compte (et même dans un Appendice il étend son examen aux *Questions naturelles*) : c'est la partie la plus discutable, parce que la plus subjective, de son ouvrage. Je ne fais pas difficulté de reconnaître que maintes corrections sont ingénieuses (je retiens le *ponderi seruit* de 40, 7, qui améliore le *pondere serpit* des manuscrits anciens et évite l'arrangement *pondere se rapit* des *recentiores*), et que toutes attestent une connaissance très exacte et très fine de la langue de Sénèque ; mais le mérite de l'ouvrage, comme j'ai tâché de le montrer, est ailleurs.

J. Marouzeau.

Saint Cyprien : Contre Démétrien (Ad Demetrianum) ; Sur ceux qui sont tombés pendant la persécution (De lapsis) ; texte et traduction par M. Lavarenne : Éd. Lavarenne, 66, rue Blatin, Clermont-Ferrand, 1940, 48 & 61 pages, 10 & 14 francs.

Ces deux petites éditions n'ont d'autre prétention que de mettre à la portée du public et des étudiants des ouvrages par ailleurs peu accessibles : texte du *Corpus* de Vienne et traductions datant d'un siècle. M. Lavarenne reproduit le texte de Hartel, sans changements autres que de ponctuation, mais, pour la traduction, il s'efforce de l'adapter aux exigences modernes, avec le souci de l'exactitude rigoureuse. Le premier de ces deux opuscules contient une très brève Introduction avec quelques références bibliographiques.

J. Marouzeau.

J. Stam, *Prudentius, Hamartigenia*, with Introduction, translation and

commentary : Amsterdam (H. J. Paris), 1940, 274 pages 17 × 24,5. Broché, 5,25 fl.

Le Dr Stam nous donne, dans cet ouvrage consciencieusement travaillé et élégamment imprimé, la première traduction en langue moderne de l'Hamartigénie. Ce poème sur l'Origine du mal mérite de retenir l'attention de ceux qui s'intéressent à la littérature des derniers temps de Rome. En écrivant des œuvres didactiques, Prudence suivait une tradition latine bien établie depuis Lucrèce, et, en leur donnant des titres grecs (Apotheosis, Hamartigenia), il se conformait à l'exemple de Virgile, d'Ovide, de Manilius, etc. Mais il s'est écarté des sujets scientifiques, astronomiques ou agricoles, dont la veine commençait à s'épuiser, pour aborder des questions de métaphysique et de morale chrétiennes. Si des thèmes aussi austères ne semblent guère, à notre goût moderne, de nature à éveiller l'enthousiasme d'un poète, n'oublions pas que, jusqu'à l'époque de Delille et de ses Jardins, la poésie didactique a conservé du prestige. Au XVIIIe siècle, le Suisse Haller publia un poème qui porte exactement le même titre que l'Hamartigenia : « Ueber den Ursprung des Uebels » — sans avoir d'ailleurs jamais lu, semble-t-il, l'œuvre de Prudence. Je me permets en passant de signaler l'existence de ce poème de Haller à M. Stam, qu'il intéressera certainement.

Dans son Introduction, M. Stam examine le poème aux points de vue dogmatique et littéraire. Le texte qu'il adopte est celui de Bergman dans le Corpus de Vienne, sauf deux détails insignifiants aux vers 581 et 664. Au vers 39 de la Préface, sa fidélité à Bergman lui fait malheureusement reproduire un lapsus : *numen alternum*, pour *numen aeternum*. Ce n'est pas sans cause que j'avais signalé cette faute d'impression dans ma thèse (« Lavarenne wants to replace this by *aeternum* : Étude, p. 610, 19. In my opinion, without cause »), c'est parce que Bergman lui-même, consulté par moi, m'avait écrit qu'il s'agissait, en effet, d'une simple erreur d'écriture, aucun manuscrit ne portant *alternum*.

Au-dessous du texte figurent les références scripturaires et les passages imités des classiques latins, soigneusement recherchés. Il n'y a pas d'apparat critique, mais les rares variantes intéressantes sont étudiées dans le commentaire.

Le latin de Prudence est particulièrement difficile à comprendre et à rendre. Aussi le mérite de M. Stam est-il grand de l'avoir traduit, dans l'ensemble, avec précision. Que sur certains points de détail on puisse discuter son interprétation, il n'y a pas à s'en étonner. Par exemple, au vers 37 de la Préface (p. 29), *Marcion... Docet duitas discrepare a Spiritu* ne me semble pas signifier : « shows that those who believe in two gods do not harmonize with the Holy Ghost », mais bien : « Il

enseigne (teaches) aux Duites à se séparer de l'Esprit. » Au vers 2 (p. 61), *divisor Dei*, en parlant de Marcion, ne peut signifier que : « Toi qui divises Dieu », et non « enemy of God », quoi qu'en dise M. Stam dans son Commentaire, p. 136. A propos du vers 761, p. 233, c'est par erreur que *meritoria*, dans Juvénal, 3, 234, est traduit par « bordel » ; il signifie honnêtement « appartement loué ». Page 67, la traduction des vers 114-115 me paraît aussi inintelligible que le texte lui-même, mais M. Stam peut en faire porter la responsabilité à Prudence... Il serait inutile de chicaner ici le traducteur sur un certain nombre d'autres détails : je le renvoie, lorsqu'elle aura pu paraître, à la traduction française que j'ai moi-même composée, mais que le malheur des temps ne m'a pas encore permis de publier.

Un commentaire détaillé, qui ne laisse dans l'ombre aucune question de quelque importance, une bibliographie abondante et éclectique, des index commodes, achèvent de faire de cette édition un ouvrage de grand mérite, dont on est heureux de féliciter l'auteur.

M. LAVARENNE.

Tertullianus. De pallio. Kritische Uitgave met Vertaling en Commentaar door Aloïs GERLO : Deel I, Inleiding, Tekst en Vertaling ; Deel II, Commentaar : Wetteren, de Meester, 1940, in-8°, 107 et 225 pages. Préface de Paul van DE WOESTIJNE.

Tertullien est toujours un écrivain obscur et singulier. Mais c'est surtout à propos de son traité *du Manteau* que les problèmes posés semblent ne devoir comporter aucune solution définitive. Pourquoi Tertullien quitta-t-il un jour la toge romaine pour revêtir le court manteau des philosophes grecs? Pourquoi écrivit-il, suivant les règles de la diatribe, cet opuscule étrange où chaque page pose une nouvelle énigme? En vue de quoi, pour reprendre l'expression de Malebranche, eut-il « le beau dessein de se rendre obscur et incompréhensible »? Nul ne saura jamais le dire. Saumaise avait fait de ce traité un commentaire justement célèbre. Une demi-douzaine d'auteurs ont renouvelé la tentative après lui. Il a fallu beaucoup de courage et d'ingéniosité à A. Gerlo pour relever le gant à son tour. Mais pourquoi faut-il que l'auteur de cette thèse, qui se flatte d'avoir fréquenté nos Écoles, ait écrit son étude en flamand? C'est pour nous un autre « voyage dans les ténèbres ».

L'édition d'A. Gerlo se présente à nous comme un fort bel ouvrage en deux volumes. Le texte est édité dans le premier tome à l'aide de cinq manuscrits qui, fait à noter, sont tous très récents, aucun ne remontant au delà du XV^e^ siècle. Un apparat critique très développé, et accessible à tous puisqu'il est écrit en latin, fait une place importante,

cela va de soi, aux précédents éditeurs et exégètes du traité. La traduction en langue flamande est éditée en regard du latin. Une assez longue introduction résume l'histoire du texte depuis la Renaissance et étudie les principaux problèmes que pose le traité. On notera au passage l'aperçu sur le style (p. 45-49) et sur le vocabulaire (p. 49-53) : on peut en tirer parti sans comprendre parfaitement le flamand.

Le second volume est consacré au Commentaire, suivi d'un assez copieux index. Le commentaire se fait en suivant l'ordre de présentation dans le texte des mots relevés. C'est là que l'ignorance de la langue paraîtra regrettable à la plupart des lecteurs. Il ne faut cependant pas désespérer trop vite. Il reste, en dehors du flamand, beaucoup de références utilisables et de nombreuses citations en grec et en latin qui, à elles seules, suffisent à jeter quelque lumière sur tant d'obscurité.

A. Dain.

Corn. I. M. I. van Beek, *Passio Sanctarum Perpetuae et Felicitatis latine et graece* : *Florilegium patristicum*, fasc. XLIII : Bonn, Hanstein, 1938, 63 pages.

Corn. van Beek avait édité en 1936, avec tous les préambules nécessaires, la *Passion des saintes Perpétue et Félicité*, un des documents les plus anciens et les plus caractéristiques de l'hagiographie chrétienne, connu à la fois par une rédaction grecque et par une rédaction latine. On a beaucoup discuté sur ce document. On estime généralement que la *Passion* a été composée par Tertullien, qui serait à la fois l'auteur du texte grec et du texte latin. Sans être montaniste, pas plus que ne l'étaient les martyres en cause, l'auteur de la *Passion* montre une certaine sympathie pour quelques principes de la secte.

La direction du *Florilegium patristicum* de Bonn a eu l'excellente idée de demander à van Beek une édition mineure. Cette dernière contient, après une courte préface, le texte grec et latin, mis en regard l'un de l'autre, sans apparat critique. En revanche, une double annotation accompagne chaque rédaction : l'annotation du grec, la plus courte, présente simplement un commentaire grammatical et philologique très élémentaire ; l'annotation du latin, sans négliger le point de vue philologique, a un caractère plus général et atteint le fond même du récit.

Le public lettré a ainsi, facilement accessibles et dans une fort belle présentation, le texte grec et le texte latin de la *Passion des saintes Perpétue et Félicité*, un des documents les plus émouvants que nous ait laissés l'antiquité chrétienne. Oserai-je dire que les philologues trouveront ici l'exemple assez rare de la rédaction par le même auteur d'un

texte en langue grecque et en langue latine. Si la forme en était plus classique, ce serait une source précieuse d'exercices scolaires.

A. DAIN.

John Nicholas HRITZU, *The Style of the Letters of St Jerome* : The Catholic University of America Patristic Studies, vol. LX, Washington, D. C., 1939, in-8°, 121 pages, $ 2.

Divers critiques et moi-même avons eu souvent à rendre compte dans cette Revue des travaux de l'Université de Washington, tant pour la série patristique que pour la série médiévale. En moins de vingt ans, la série patristique s'est enrichie de soixante volumes. J'ai noté naguère la parenté que ces travaux offrent entre eux, parenté due sans doute à une même méthode de recherche, due vraisemblablement aussi à l'unité de direction qu'inspire aux travailleurs le distingué doyen de la Faculté, Martin R. P. Mc Guire. Une bonne partie des volumes de la collection consistent essentiellement en études descriptives de grammaire ou de stylistique appliquées à telle ou telle œuvre de la patristique grecque ou latine. C'est à la même inspiration que se rattache la thèse de J. N. Hritzu, relative au style des *Lettres* de saint Jérôme.

Il y a bientôt soixante ans que paraissait chez nous la thèse de celui qui devait être un des premiers présidents de notre Société, H. Gœlzer : *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme.* C'était alors un travail qui marqua, et qui fut au point de départ de nombreuses recherches de même ordre. On trouvera aujourd'hui que ce genre d'études est un peu démodé ; l'emploi de la méthode comparative a montré qu'il n'y a pas de grammaire de saint Jérôme, ni de tel autre auteur, mais une manière propre à chaque écrivain de se servir de telle ou telle langue littéraire, et un tour d'élocution qui lui est propre, son style autrement dit. Aussi l'étude stylistique de J. N. Hritzu, limitée, il est vrai, à l'étude des *Lettres* de saint Jérôme, était-elle souhaitable, et accueillons-nous avec bienveillance cet écho venu d'Amérique d'un travail sorti de notre pays.

A dire vrai, J. N. Hritzu n'a abordé qu'une partie des problèmes du style de saint Jérôme, ayant systématiquement limité ses recherches à l'examen des figures. Suivant le plan d'une rhétorique qui n'est pas exactement celle qu'on nous a apprise dans notre enfance, mais qui a aussi sa valeur, l'auteur étudie en huit chapitres les diverses figures dites de redondance, de répétition, de son, de vivacité, d'argumentation, les figures mineures de rhétorique, les figures gorgianiques et les figures d'imagination. Dans chacun de ces chapitres, les différentes figures qui s'y rattachent sont étudiées une à une suivant un même plan : défini-

tion, exemples variés, tableau de fréquence pour le total des 828 colonnes que le texte des *Lettres* occupe dans l'édition de Migne. Une conclusion provisoire, à la fin de chaque chapitre, et une conclusion générale, qui forme le chapitre IX, permettent de porter un jugement d'ensemble sur la pratique stylistique de saint Jérôme. L'étude de détail est faite avec beaucoup de soin. Bien entendu, on peut toujours discuter à propos des exemples. Comment écrire en latin sans faire d'allitération? Mais quelle valeur de style faut-il attribuer à des rencontres comme « *de di*vina auctoritate, *non no*cere, *sa*pientiam *Sa*lomonis » (p. 42)? Le plus médiocre artisan de thème latin, à ce compte, a du style.

Au total, saint Jérôme paraît avoir usé, dans des proportions variables, de tous les genres de figures que lui avaient enseignés les écoles de rhétorique, mais il le fit avec un certain goût, et toujours avec quelque modération. Il mérita bien de devenir à son tour un modèle dans l'art d'écrire. Son style me semble plus proche de la tradition classique que ne l'est sa langue. Saint Jérôme fut vraiment le Cicéron chrétien. Les points les plus intéressants de la thèse de J. N. Hritzu sont sans doute les passages où l'auteur essaie de marquer les différences de style correspondant aux divers genres de lettres auxquels on a affaire : un compliment, un mot de recommandation, une lettre de consolation ne sont pas la même chose. C'est là, en des passages trop brefs, que J. N. Hritzu nous a vraiment fait sentir en saint Jérôme ce qui est de l'homme.

A. DAIN.

Rev. Thomas A. KELLY, *Sancti Ambrosii Liber de Consolatione Valentiniani. A text with a Translation, Introduction and Commentary* : The Catholic University of America Patristic Studies, vol. LVIII, Washington, D. C., 1940, in-8°, 324 pages, $ 2.

Encore une thèse de Washington, mais différente, celle-là, de la précédente tant par l'ampleur de ses développements que par la variété des problèmes qui sont abordés. Et pourtant la *Consolatio Valentiniani* est un texte qui n'a pas une trentaine de pages. Mais l'auteur, suivant une formule qu'on rencontre souvent dans les travaux de doctorat, a voulu épuiser toute la matière que comportait son sujet.

L'ouvrage en cause, désigné d'ordinaire sous le titre *de obitu Valentiniani Consolatio*, a été composé par saint Ambroise en 392. Il appartient au genre παραμυθητικός, que Sénèque avait particulièrement illustré chez les Latins. Ce discours est éminemment apte à nous faire connaître le tempérament de l'homme et de l'écrivain qu'était saint Ambroise. Sauf erreur de ma part, la thèse du P. Kelly est la dixième

qui, à Washington, a été consacrée en moins de vingt ans à ce Père de l'Église, qui a peut-être été trop dédaigné chez nous.

La *Consolatio Valentiniani* se lisait au tome XVI de la *Patrologie latine* de Migne. En la publiant à nouveau, le P. Kelly n'a pas eu le dessein de donner le dernier mot sur le problème de l'édition du texte. Il utilise pour l'établissement du texte cinq manuscrits échelonnés du IX^e^ au XII^e^ siècle ; parmi ceux-ci se trouvent trois volumes conservés à Paris (mais pourquoi dire *Parisiacus*, alors que nous avons déjà *Parisinus et Parisiensis*?).

L'édition est entourée de toutes les études qui peuvent servir à faire comprendre l'œuvre de saint Ambroise. Et c'est à cela, plus qu'au problème critique, que semble s'être attaché l'auteur. De longs prolégomènes sont relatifs aux questions de date, de forme, de source et comportent toute l'information historique nécessaire. On retrouvera ici l'inévitable examen de la syntaxe et de la stylistique du morceau ; c'est même cela qui fait l'objet de la portion la plus importante de l'Introduction (p. 42 à 78). Cette étude a du reste son intérêt. Du point de vue de la langue, on regrettera qu'aucune place n'ait été faite à un examen d'ensemble du vocabulaire ; c'est dans le commentaire qui suit l'édition du texte qu'on trouvera des remarques de détail sur la valeur et la couleur littéraire de tel ou tel mot du texte. L'étude de la stylistique comporte d'abord l'examen des figures, puis celui du rythme ; l'examen du rythme est fait avec le plus grand soin, et l'on a cherché à distinguer le rythme métrique du rythme accentuel, l'un et l'autre employés en même temps. L'auteur s'est surtout attaché au problème des clausules ; mais ce qui est le propre du style, à savoir le mouvement de la phrase ambrosienne, n'a peut-être pas été assez mis en lumière.

L'édition proprement dite est accompagnée d'une traduction en anglais, placée en regard, page pour page. Un commentaire suit, reprenant un à un les mots principaux du texte. De copieux index, enfin, rendent l'ouvrage particulièrement commode pour l'usager.

Au demeurant, nous avons là, pour un texte assez court, un instrument de travail précieux, fort bien fait et fort bien présenté. D'aucuns demandent que les études exégétiques grammaticales et historiques d'un texte soient séparées de l'édition proprement dite. Une édition bien faite a des chances de durer longtemps, tandis que les travaux de commentaire risquent d'être assez vite périmés. Souhaitons à l'excellente étude du P. Kelly de pouvoir servir pendant longtemps.

A. DAIN.

Gérard GARITTE, *Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase. La version latine inédite des Archives du chapitre*

de Saint-Pierre à Rome : Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes publiées par l'Institut historique belge de Rome, t. III, Bruxelles-Rome, 1940, in-8°, 97 pages, 1 pl.

La *Vie de saint Antoine* par saint Athanase, qu'on lit en grec dans le tome LXXIII de la *Patrologie grecque* de Migne, est un des documents les plus importants de l'hagiographie primitive et l'une des sources essentielles de l'histoire de l'érémitisme. Cette Vie fut traduite en latin par Évagre, avant 375 ; mais il existait déjà à cette date une première version, due à un personnage inconnu. Cette Vie se lit dans un manuscrit de Saint-Pierre de Rome, où elle est attribuée à tort à saint Jérôme. La version d'Évagre est un modèle de traduction littéraire ; celle de Saint-Pierre se caractérise, au contraire, par un littéralisme scrupuleux, presque barbare, qui la rend d'autant plus précieuse au philologue. Cette traduction anonyme daterait du troisième quart du IVe siècle, se trouvant ainsi de peu antérieure à celle d'Évagre. C'est elle que publie pour la première fois G. Garitte.

Par cette Vie anonyme, nous atteignons donc un exemplaire grec du IVe siècle, proche de l'original sorti des mains de saint Athanase. Il eût sans doute été intéressant de préciser la position du modèle grec de la version anonyme par rapport à l'original grec, par rapport aussi aux autres manuscrits grecs conservés de la *Vie de saint Antoine*, forcément tous postérieurs de beaucoup. L'éditeur n'a pas mis cette recherche dans son programme. Il lui suffit d'avoir une ample connaissance d'un certain nombre de manuscrits grecs de la *Vie de saint Antoine*, non moins que des versions copte et arménienne de cet opuscule. Les versions syriaque, arabe, éthiopienne et géorgienne ont été négligées comme étant trop récentes. Si j'en fais mention, c'est pour que le lecteur ait au moins un aperçu du matériel critique particulièrement abondant dont dispose un éditeur du texte grec de la *Vie de saint Antoine*, un aperçu aussi de l'intérêt qu'il y aurait, en vue de l'étude de l'histoire des textes de l'antiquité, à aborder résolument le problème des traductions anciennes.

G. Garitte s'est borné à nous donner une « édition pure et simple du texte latin » de la Vie. Il s'est fort bien acquitté de cette tâche. Vu l'abondance des moyens de contrôle et l'antiquité des témoins qui nous les fournissent, la correction du texte est presque toujours sûre. L'éditeur s'est pourtant trouvé devant un problème délicat, qui consistait à distinguer les fautes d'auteur des fautes de copiste. A dire vrai, il suit en principe son manuscrit, utilisant dans le texte différents signes critiques qui caractérisent les leçons. Je signale que la double accolade encadrant un mot désigne ici les suppressions faites par l'éditeur dans le texte du manuscrit. On s'aperçoit à l'usage que la *Vie de saint An-*

toine ainsi éditée se recommande tant par son intérêt paléographique que par son intérêt linguistique.

L'apparat critique présenté par G. Garitte est fort soigné, mais il n'est pas toujours facile à lire. On y voit, avec des renvois faits non aux lignes du texte, mais à des chiffres d'appel, la liste des leçons-variantes du manuscrit, données sans sigle, des éléments critiques invoquant le témoignage du texte grec et des versions coptes et arméniennes, enfin un commentaire critique donné en français, qui est parfois fort long ; pour le copte et l'arménien, on se réfère au texte qu'on lit dans les éditions spéciales ; pour le grec, on invoque le témoignage d'un certain nombre de manuscrits dont les leçons sont accompagnées de sigles. Tout cela est assez complexe ; mais seuls ceux qui n'en ont pas tenté l'expérience ignorent la difficulté qu'il y a à éditer et à pourvoir d'un apparat critique un texte dont la source directe est unique, tandis que les sources indirectes sont multiples. Pour ma part, je préférerais, dans ce cas, rédiger un apparat critique à plusieurs étages. Mais, si l'on veut faciliter la lecture de tels apparats, il y a intérêt à ne pas utiliser, quand on peut faire autrement, des sigles de deux lettres : pourquoi désigner le *Coislinianus* 368 par Co, quand on a encore à sa disposition les lettres K, Q, etc. Nous ne sommes pas non plus habitués à rédiger les apparats critiques en français et nous sommes un peu déroutés quand nous lisons : « homanum » avec un *u* au-dessus du *o* (*sic ;* le *sic* est de moi). Tout cela est affaire de convention. Le latin, outre qu'il porte à la concision, est utilisé d'ordinaire par ce qu'il prête à la rédaction d'apparats critiques simplifiés et clairs, avec des signes conventionnels que tout le monde comprend. Que diront de la tentative de G. Garitte, ses compatriotes, MM. Delatte et Severyns, les derniers rédacteurs du projet international d'emploi des signes critiques dans les éditions savantes?

L'auteur a pris la peine de nous donner un fac-similé d'une page du manuscrit de Saint-Pierre ; mais, puisqu'il travaillait à Rome même, pourquoi ne nous a-t-il pas donné une épreuve positive du manuscrit, au lieu de ce fac-similé en blanc sur noir, qui met une note de deuil à la première page de son livre?

Au total, en dépit de ces réserves de détail, c'est un travail fort original et soigné que nous présente G. Garitte, et nous ne pouvons que bien augurer de la carrière de ce nouveau philologue.

A. Dain.

H. Mihaescu, *La Versione latina di Dioscoride* : *Annuario della Scuola Romena di Roma*, VIII : Roma, 1938, 51 pages.

— *Dioscoride latino, Materia medica, libro primo* : Iasi, 1938, 72 pages.

Publiées à la même date, à Rome et à Jassy, sous des formats mal-

heureusement différents, les deux études de Mihăescu ont le même objet. Le premier travail est une étude critique et linguistique sur l'ensemble du Dioscoride latin, le second, après une courte préface, présente à titre de spécimen l'édition du livre I de cette traduction latine.

L'ouvrage que Dioscoride avait écrit au Ier siècle après J.-C., περὶ ὕλης ἰατρικῆς, fut pendant de nombreux siècles le fondement de toute la pharmacopée. Il fut traduit en latin au VIe siècle. Cette version nous est connue par quelques manuscrits très anciens, le *Monacensis lat. 337*, du VIIIe siècle, venu du Mont Cassin, et le *Parisinus lat. 9332*, du IXe siècle, provenant de Chartres, auxquels s'ajoutent divers fragments, eux aussi anciens, conservés à Berne et à Göttingen. L'éditeur a, en outre, le secours du texte grec de Dioscoride, d'une part, et, d'autre part, dispose des témoignages de ce qu'on appelle le Dioscoride alphabétique. Ce dernier texte est un arrangement fait au XIe ou XIIe siècle, classant par ordre alphabétique les données recueillies dans les cinq livres du Dioscoride latin, avec des modifications plus ou moins importantes du texte.

Le cas du περὶ ὕλης ἰατρικῆς fournit donc un exemple typique, et du reste normal, de transmission de texte. Toutes ces données ne manqueront pas de s'intégrer un jour dans une histoire générale des textes qu'il reste encore à écrire.

Le Dioscoride latin a été édité livre par livre de 1883 à 1902, dans les *Romanische Forschungen*, par K. Hofmann et T. M. Auracher, auxquels succéda H. Stadler. Un index latin parut dans la même Revue en 1903. Cette édition n'a pas été faite sur la base critique décrite par Mihăescu. Ce dernier a voulu nous donner par l'édition du livre I un spécimen de ce qu'on peut attendre d'un travail nouveau. Il nous reste à souhaiter que l'auteur publie, enfin, une édition complète en un volume.

De l'avis même de Mihăescu, l'intérêt de la publication du Dioscoride latin réside uniquement dans l'examen qu'elle permet de faire de la langue. Nous n'avons que peu de traductions faites dans la langue du VIe siècle, et ici nous avons l'avantage d'atteindre le document dans une tradition manuscrite très ancienne et encore peu altérée. Voici, à titre d'exemple, quelques lignes de cette version : *Asfaltu iudaicu est primu, qui tundi potest ut cetera pigmenta. Virtus est ei malaptica et diaforetica. Tumores visu depriment, offocationibus stericis novilis occuret, cadentes matrices sublevat fumigando. Epelenticos fumus eius probat, cum castoreo menstruis imperat, tussim sedat, asmaticos et dispnoicos ad sanitatem perducit, morsibus venenatis occurrit, sciadicis prestolatur.* Il faut savoir que le verbe *prestolatur* traduit le grec συμφέρει. A mon gré, plus encore que l'altération morphologique ou syntaxique, ce qui frappe ci, c'est l'évolution sémantique du vocabulaire : à cet égard, il y a u

mine considérable à exploiter dans le Dioscoride latin. Mihăescu en a tiré l'essentiel ; il servira de guide à tout autre chercheur.

A. Dain.

Remigius L. Szigeti, *Translatio latina Ioannis Damasceni (De orthodoxa Fide l. III, c. 1-8) saeculo XII in Hungaria confecta* : Magyar-Görög Tanulmányok, 13, Budapest, 1940, in-8°, 36 pages, 3 pl.

La bibliothèque bénédictine d'Admont et la bibliothèque cistercienne de Reun, toutes deux en Styrie, possèdent chacune un morceau de la traduction latine d'un traité de Jean Damascène, l'Ἔκδοσις ἀκριβὴς τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, ouvrage dont le texte original se lit dans le tome XCIV de la *Patrologie grecque* de Migne. Les huit chapitres de ce fragment, restés inédits, sont publiés pour la première fois par R. L. Szigeti, prémontré de Csorna, avec tout le soin désirable. On relève cependant quelques ambiguïtés. Ainsi, on lit, p. 21 : « *verbo* dedimus *transtulit verbum* δέδωκα » ; et, à propos du même passage, p. 23, il nous est dit : « *pro* δέδωκα *transtulit* δέδοικα ». Dans ce dernier cas, il eût sans doute fallu écrire le contraire.

La traduction est due à un certain moine basilien, dont le nom slave a été latinisé en *Cerbanus ;* ce personnage avait sans doute longtemps séjourné en Hongrie. Faite entre 1134 et 1138, la version témoigne de la part de l'auteur d'une connaissance heureuse du latin et du grec, autant que des choses théologiques.

L'édition du texte est suivie d'un chapitre où R. L. Szigeti discute de façon fort pertinente des questions d'attribution et de date que pose la traduction en cause. Notre version est la plus ancienne de celles qui ont été faites du traité de Jean Damascène. C'est d'elle que se servit Pierre Lombard pour son *Livre des Sentences.* — La présentation de l'opuscule est fort louable : on regrettera simplement que les trois planches donnent des manuscrits des fac-similés en blanc sur noir.

A. Dain.

Maria Corti, *Studi sulla latinità merovingia in testi agiografici minori* : Messina, Milan, éd. Principato [1939], in-8°, 204 pages. (R. Università di Milano, Facoltà di Lettere e filosofia, serie prima, Filologia e letterature classiche.)

Pour apporter sa contribution à l'étude de la latinité mérovingienne, Mlle Corti n'a pas voulu se borner à un seul auteur, comme l'avaient fait avant elle Max Bonnet pour Grégoire de Tours ou Henri Goelzer pour saint Avit. Elle a choisi comme sujet d'étude huit vies de saints mérovingiens qui s'échelonnent entre le Ve et le VIIIe siècle et n'ont

d'autres liens entre elles que le caractère de leur sujet : les vies de saint Hilaire d'Arles, saint Sever d'Agde, saint Euverte d'Orléans, saint Arnoul de Metz, saint Hubert de Maestricht[1], saint Maximin de Trèves, saint Symphorien d'Autun, saint Pèlerin d'Auxerre. Mlle Corti, qui n'a pas eu recours aux manuscrits, indique les éditions qu'elle a utilisées et qui sont fort disparates ; si les unes sont établies suivant les méthodes critiques les plus rigoureuses, les autres s'avèrent très médiocres, ce qui est un mauvais point de départ pour une étude aussi délicate que celle de la langue mérovingienne. D'autre part, au lieu de présenter les résultats de son étude sous les rubriques coutumières : phonétique, morphologie, syntaxe, lexicographie, l'auteur a groupé ses remarques non sans une certaine fantaisie, mêlant constamment les observations d'ordres divers, philologiques ou littéraires.

Mais, si l'exposé manque de rigueur et si l'étude ne peut être jugée définitive, il faut reconnaître que l'ouvrage est loin d'être dénué d'intérêt et que nombre de faits dignes de remarque sont relevés, notamment en ce qui concerne le vocabulaire.

J. Vielliard.

Sciences historiques.

Jacqueline Gabriel-Leroux, *Les premières civilisations de la Méditerranée* : Collection « Que sais-je? » Paris, Presses universitaires de France, 1941, 128 pages.

Il n'est pas hors de propos de signaler aux latinistes ce petit volume, riche d'un vaste contenu que l'auteur a su présenter de façon succincte et vivante à la fois. Les origines ethniques y tiennent peu de place, les origines linguistiques moins encore ; l'auteur, archéologue de vocation, a en vue surtout le développement de la culture tel que les monuments matériels permettent de le reconstituer ; à ce titre, plus de place est donné à tels Italiques d'occasion, comme les Étrusques, qu'aux ancêtres des Latins eux-mêmes, ces tard-venus. Mais cette absence précisément mérite d'être méditée par qui a le souci des mises au point historiques ; notre monde classique devient plus clair et plus accessible à qui se rend un juste compte de sa réelle jeunesse.

A la description de ce monde chaotique dont la fusion s'est opérée miraculeusement dans le creuset méditerranéen, l'auteur a su apporter ordre et clarté ; elle a de qui tenir, puisqu'en elle revit l'esprit du bon ouvrier classique que la guerre précédente nous a prématurément ravi.

J. Marouzeau.

1. Et non de Troyes, comme l'auteur dit p. 8, traduisant *Trajectensis* par Troyes.